

## 3

Samedi, 25 mai 1839.

Mon cher ami, mon bon frère, comment peux-tu expliquer cela, que nous ayons si fort besoin de nous écrire pour nous donner mutuellement du courage, et que cependant nous soyons toujours en retard ! Est-ce se traiter en frères qui s'aiment, qui s'intéressent vivement aux affaires l'un de l'autre, que de rester si longtemps en silence ? Lorsque je songe qu'il y a deux mois que je ne t'ai écrit, je suis à la fois honteux et triste, car si tu en crois les apparences, tu vas t'imaginer que je ne t'aime pas, et moi-même, en outre de cette crainte, je souffre de ce silence, parce qu'il en résulte que tu ne m'écris pas non plus, et que depuis un mois je n'ai pas reçu de lettre de toi, c'est moi, mon ami, qui suis en retard, et je t'en demande pardon. Quoique rien ne m'excuse complètement, je puis pourtant t'expliquer comment cela se fait, quoique je ne cesse de penser à toi. Tu sais que j'ai horriblement à faire si je veux me maintenir à l'École, ou du moins, dans le cas où je serais placé cette année, pour avoir une place un peu passable. La tâche est si grande, que quoique nous devions toujours espérer et rester courageux, il y a quelquefois des moments de faiblesse, de mauvaise humeur, et dans ces moments-là je ne puis pas m'entretenir avec moi-même, il m'est bien difficile à plus forte raison de t'écrire ; et cependant, je crois que si je m'y mettais, le plaisir de cette douce expansion me calmerait ; peut-être après avoir